

J
O
Ë
L

C
H
A
M
P
E
T
I
E
R

RESET
*LE VOILE
DE LUMIÈRE*

Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DE JOËL CHAMPETIER...

« Joël Champetier est un sacré conteur... »

Le Devoir

« Joël Champetier... entretient constamment le suspense... Mais là où il excelle, c'est à créer des atmosphères envoûtantes. »

Lettres québécoises

« Champetier excelle à abolir la frontière entre le quotidien familial et l'univers de l'insolite, entre ce qui s'explique et ce qui bafoue la raison [...] Il maîtrise admirablement la gradation du récit. »

Nuit Blanche

« Champetier est doté d'une imagination débordante et il a le sens de l'intrigue. »

Le Nord-Est

« Et l'histoire ? Elle est excellente, voyons ! C'est du Champetier, tout de même ! »

Temps tôt

RESET – LE VOILE DE LUMIÈRE

DU MÊME AUTEUR

- La Mer au fond du monde.* Roman.
Montréal : Paulines, Jeunesse-pop 71, 1990.
- La Requête de Barrad.* Roman.
Montréal : Paulines, Jeunesse-pop 73, 1991.
- La Prisonnière de Barrad.* Roman.
Montréal : Paulines, Jeunesse-pop 76, 1991.
- La Taupe et le Dragon.* Roman.
Montréal : Québec/Amérique, 1991. (épuisé)
Beauport : Alire, Romans 025, 1999.
- Le Jour-de-trop.* Roman.
Montréal : Paulines, Jeunesse-pop 85, 1993.
- Le Voyage de la sylvanelle.* Roman.
Montréal : Paulines, Jeunesse-pop 88, 1993.
- La Mémoire du lac.* Roman.
Montréal : Québec/Amérique, 1994. (épuisé)
Beauport : Alire, Romans 044, 2001.
- Le Secret des sylvaneaux.* Roman.
Montréal : Paulines, Jeunesse-pop 93, 1994.
- Le Prince Japier.* Roman.
Montréal : Paulines, Jeunesse-pop 98, 1995.
- La Peau blanche.* Roman.
Beauport : Alire, Romans 006, 1997.
Lévis : Alire, GF 002, 2004.
- Cœur de fer.* Recueil.
Le Plessis-Brion : Orion, Étoiles vives, 1997.
- L'Aile du papillon.* Roman.
Beauport : Alire, Romans 028, 1999.
- Les Sources de la magie.* Roman.
Beauport : Alire, Romans 054, 2002.
- Le Voleur des steppes.* Roman.
Lévis : Alire, Romans 103, 2007.
- Le Mystère des Sylvaneaux.* Roman.
Lévis : Alire, Romans 129, 2009.

RESET

LE VOILE DE LUMIÈRE

JOËL CHAMPETIER



Extrait de la publication

Illustration de couverture: GRÉGORY FROMENTEAU

Photographie: YVES BÉDARD

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve

Tél. : 00 32 10 42 03 20

Télécopieur : 00 32 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 2^e trimestre 2011
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2011 ÉDITIONS ALIRE INC. & JOËL CHAMPETIER

10 9 8 7 6 5 4 3 2^e MILLE

Extrait de la publication

*À Daniel Roby,
pour ses conseils et son enthousiasme indéfectible.
Ce roman n'aurait pas existé sans lui.*

L'auteur remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec pour son aide financière pendant l'écriture de ce roman.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT

APRÈS

Jour 1	5
Jour 2	33
Jour 3	63
Jour 4	89
Jours de progrès et de joie	107
Fissures	119
Intrusion	133
Ruptures	151
La mine	175
Préparatifs	193
Libération	209
Conséquences	247
Parenthèse	269
Seul	271
Nouveau monde	291

AVERTISSEMENT

Ce roman est une œuvre d'imagination. La topographie de Saint-Tite, des routes et des villages environnants a parfois été modifiée pour les besoins de l'intrigue. Toute ressemblance avec des personnes, des commerces ou des organismes non publics existants ne pourrait qu'être le fruit du hasard.

AVANT

APRÈS

Jour 1

La lumière.

Tout commence avec la lumière.

Un voile éblouissant, sans contour ni profondeur.

À la fois plein et vide.

Un absolu qui transcende toute conception de l'absolu.

Cela dure un temps qui transcende toute notion de durée.

Une forme d'éternité.



Dans les profondeurs du néant lumineux, des masses s'agglomèrent.

Là où il n'y avait que le vide – ou le plein qui lui est semblable –, des bordures apparaissent.

Des zones distinctes.

Des notions abstraites se superposent aux morcelures ainsi révélées.

Haut.

Bas.

Bleu.

Vert.

Vers le haut, c'est bleu. Vers le bas, c'est vert.

Quelque part au sein de la partie bleue, un objet brille. Éblouissant, mais sa lumière ne ressemble pas au voile lumineux qui auparavant occultait tout. C'est une lumière différente. D'une autre nature. Concentrée.

Douloureuse.

Le soleil.

C'est un paysage verdoyant sous un ciel d'été.

La notion est apparue d'un coup et s'est imposée : c'est un paysage verdoyant sous un ciel d'été.

Entre les collines, une zébrure reflète la lumière du soleil en mille points scintillants.

Une rivière.

Elle contourne le flanc d'une colline et s'approche pour passer sous lui.

Sous lui.

Lui.

Il a compris qu'il existait. C'est la notion la plus troublante de toutes.

Deux formes irrégulières, toutes en excroissances, s'élèvent à l'avant-plan. Mobiles, de couleur claire.

Ce sont des mains.

Ce sont *ses* mains.

Elles lâchent l'objet qu'elles tenaient. L'objet rebondit sur le sol avec un claquement métallique qui se réverbère longtemps. Maintenant qu'elles sont libres, ses mains se posent sur une rampe chaude et dure, d'un gris piqueté de taches brunes.

Des taches de rouille.

C'est une rampe d'acier.

La rampe d'un pont.

Sous lequel coule une rivière.

Au milieu d'un paysage verdoyant.

Sous un ciel d'été.

Un malaise s’empare de lui. Son estomac se contracte. Il se penche et hoquette douloureusement.

Son corps s’attend à ce qu’un fluide sorte de sa bouche. Mais rien ne vient.

Il reste en suspens.

La nausée, refluant peu à peu, le laisse étourdi, les oreilles chaudes, les mains fourmillantes.

Il se redresse. Un liquide piquant coule dans ses yeux. Sous sa chemise – il porte une chemise –, il sent des ruisselets lui glisser le long des flancs.

— Qu’est-ce qui se passe ?

Ce sont les premiers mots qu’il prononce de sa vie.

Mû par le désir d’en connaître plus sur ce qui l’entoure, un désir chancelant et imprécis mais un désir tout de même, il regarde autour de lui.

Il se tient à quelques pas d’un véhicule rouge aux flancs poussiéreux, arrêté au milieu du pont.

Une camionnette ? Un pick-up ? Les deux mots occupent le même espace dans son esprit.

Il reste immobile face au véhicule. Puis, avec l’impression que ses jambes en ont pris seules la décision, il avance.

Sa main se pose sur la carrosserie. Brûlante. Il contourne la camionnette. Referme la main sur la poignée de la portière. Carrosserie. Poignée. Portière. Les mots apparaissent, comme si l’acte de toucher permettait à la connaissance de surgir.

Il ouvre la portière et s’assoit derrière le volant.

À l’intérieur, l’air est étouffant, mais le contact du volant sous ses paumes le rassure avec une intensité presque douloureuse. La position dans laquelle il se trouve, l’odeur qui règne dans l’habitacle. Il se sent... normal.

Il reste dans cette position. Immobile. Long-temps.

Soudain, des cris déchirent le silence.

Des cris aigus. Venus de l'extérieur.

Il serre le volant à s'en blanchir les jointures, le souffle saccadé, le cœur battant. Tout son corps tremble et transpire. Il sait – sans vraiment le comprendre, mais il sait – que ce sont des cris de détresse.

Il ne veut pas y répondre. Il ne veut pas quitter la sécurité de l'habitable. Il voudrait que les cris cessent.

La réalité qui l'entoure n'est pas assujettie à sa volonté. Les cris cesseraient, si c'était le cas.

Incapable de trouver une raison de faire autrement – il faut tout de même qu'il fasse *quelque chose* –, il sort de la camionnette et progresse à pas incertains vers le bord du pont.

Il se penche par-dessus la rampe de métal.

La surface de la rivière glisse sous ses yeux avec une lenteur hypnotisante.

La source des cris – qui se sont mués en sanglots depuis – reste invisible. Mais ça provient bien de sous le pont.

Que faire maintenant ?

À chacune de ses extrémités, le pont rejoint les berges de la rivière. Il choisit l'extrémité la plus rapprochée. Arrivé au bout du pont, il tente de distinguer la source des cris. Impossible. Des arbustes bloquent la vue. Il descend un remblai rocailleux. Les pierres roulent sous ses pieds. Il tombe sur le coude et se fait mal. Il se redresse puis reprend sa descente en prenant son temps. Il écarte de la main des broussailles aux feuilles piquantes. L'herbe rêche bruisse sous ses pas.

Dans l'ombre portée du pont, il inspire profondément. Il fait moins chaud ici. Cela fait du bien.

Entre les piliers d'acier qui soutiennent le tablier du pont, il aperçoit enfin la personne qui crie.

C'est une jeune femme aux longs cheveux, vêtue d'un maillot serré et d'un short qui lui laissent les jambes et les bras nus. Elle est perchée sur un bloc qui soutient un pilier du pont dressé au milieu de la rivière. À en juger par son regard terrorisé, et la manière farouche avec laquelle elle se retient au pilier de fer, il est évident que ce n'est pas de sa propre volonté qu'elle se retrouve dans une position aussi précaire.

La jeune femme a arrêté de sangloter en le voyant apparaître. Elle lui fait signe.

— Aidez-moi ! Je suis mal prise...

Il ne réagit pas tout de suite, englué dans l'indécision. Une question fraye son chemin avec difficulté dans son esprit.

— Comment êtes-vous arrivée là ?

La jeune femme baisse la tête. La question semble l'avoir prise au dépourvu.

— Je sais pas.

Elle reprend :

— J'étais dans un canot. J'étais assise dans un canot avec une rame dans les mains. Vous comprenez ?

Non. Il ne comprend pas. Il ne sait pas ce qu'est un canot. Ni une rame.

— Je me suis sentie mal. Je suis tombée dans l'eau. Venez me chercher... S'il vous plaît. J'ai peur...

La vue de cette jeune femme qui sanglote lui semble soudain intolérable. Elle est grotesque avec ses jambes nues et ses longs cheveux entortillés. Il

voudrait fuir, mais un instinct primordial lui interdit de céder à cette pulsion.

Il faut aider les gens en difficulté. C'est comme ça.

Il met un pied à l'eau, puis l'autre. L'eau remplissant ses souliers fait naître un frisson qui lui remonte jusqu'à la nuque. Avec chaque pas, il s'enfonce de plus en plus dans la rivière. Le courant est plus fort qu'il ne paraît. Le fond est inégal et glissant. Au moment où il croit devoir rebrousser chemin, le fond de la rivière remonte.

Il atteint sans encombre le pilier central.

— Vous voyez ? C'est pas dangereux.

Après avoir hésité, la jeune femme pose la main sur son épaule. Son genou éraflé saigne. Elle ne porte qu'un soulier, l'autre pied est nu.

Elle descend avec précaution dans la rivière. Il la retient par le coude. Sa peau mouillée est glacée.

Ils retraversent le cours d'eau.

Une fois sur la berge, la jeune femme reste là, éperdue. Elle frissonne et claque des dents.

Il l'invite à monter sur le pont : c'est plus chaud au soleil.

Elle le suit à travers les broussailles. Elle a de la difficulté à escalader le talus qui mène au chemin. Poser son pied nu sur la rocaïlle semble douloureux.

Une fois sur le pont, il la conduit jusqu'à la camionnette, qui apparaît comme un havre de sécurité. Il ouvre la portière du passager et lui demande de s'asseoir. Assise sur la banquette, elle continue de trembler malgré la chaleur étouffante. Il voit une couverture roulée derrière la banquette. Il la déplie et l'offre à la jeune femme, qui la serre autour de son cou.

— Ça ira ?

Elle émet un long soupir, sans répondre. Elle essuie du revers de la main les larmes qui coulent sans retenue sur ses joues.

Il ferme la portière : la chose normale à faire. Il contourne le véhicule, va s'asseoir derrière le volant, referme sa portière, chaque geste étant la conséquence naturelle du geste précédent. Sa main droite avance de sa propre volonté derrière le volant, ses doigts se referment sur une excroissance métallique. Une clé. Qu'il tourne.

Un grondement assourdi emplit l'habitable. Aucune raison de s'inquiéter. Ce bruit est normal. L'acte suivant consiste à appuyer sur une pédale au plancher et à déplacer un levier derrière le volant.

La camionnette avance. Le panorama autour d'eux défile lentement.

Il prend peur tout à coup et appuie sur l'autre pédale. Le véhicule s'immobilise avec tant de raideur que les deux passagers sont projetés vers l'avant.

Il échange un regard avec la jeune femme à son côté.

— Je sais pas ce que je fais.

— Quoi ?

— Je sais pas où aller. Je... Je sais pas où on est.

La jeune femme le fixe, la lèvre inférieure agitée d'un tremblement. Elle tend brusquement la main vers le rétroviseur, qu'elle ajuste pour se regarder. Sa main caresse son visage effaré.

— C'est moi ? Je ressemble vraiment à ça ?

Elle se met à hoqueter, sa voix stridente.

— Je me reconnais pas ! Je me rappelle pas qui je suis ! Je me rappelle rien !

Ça le frappe enfin. Lui non plus ne sait pas qui il est. Il empoigne à son tour le rétroviseur. Un

homme au front haut et à la moustache poivre et sel le fixe avec des yeux rougis. Lui aussi se touche le visage pour s'assurer qu'il est bel et bien la personne reflétée dans le miroir.

Sa main tremble. Son cœur bat fort. Il ne se serait pas imaginé si vieux.

La jeune femme continue de crier, des phrases décousues, incompréhensibles.

Il pose une main sur son épaule. Le contact semble la calmer un peu. À tout le moins, elle cesse de crier.

Les mains agrippées au volant, il tente de déterminer quelle suite il doit donner aux événements. Rien de ce qui précède l'apparition du Voile de lumière ne lui est accessible en mémoire. Seule la certitude, confuse, qu'il existait avant de s'éveiller à la conscience au milieu du pont le soutient.

Il s'est passé quelque chose. Quelque chose d'anormal.

Il lève le pied du frein. La camionnette se remet à rouler, lentement, puis plus vite maintenant qu'il a posé le pied sur la pédale de droite. Constatant que ses facultés de conduire un véhicule ne sont pas affectées par l'incompréhensible malaise qui s'est emparé de lui, il accélère un peu plus.

Ils ont perdu de vue depuis un certain temps la rivière et le pont qui l'enjambe lorsqu'ils aperçoivent une colonne de fumée s'élevant contre le ciel.

Ils n'ont pas besoin de spéculer longtemps sur la source de cette fumée. C'est dans cette direction que la route les mène, jusqu'à une rivière enjambée par un pont d'acier. Il croit avoir tourné en rond, puis il comprend que, si ce pont ressemble au premier, ce n'est pas le même. Le paysage qui l'entoure

est différent. Tout cela est évident, une fois qu'il y réfléchit.

Ce n'est pas facile d'appréhender autant de nouveautés.

La fumée émerge d'un véhicule en flammes qui semble plié autour d'une des épaisses poutrelles d'acier du pont.

Il appuie sur le frein pour arrêter la camionnette à une distance prudente des flammes. À travers les volutes d'une grasse fumée noire, il croit reconnaître une forme humaine affaissée sur le volant.

Ça sent mauvais.

Il analyse la situation un certain moment. La personne prisonnière de la voiture accidentée est morte. Tout cela est trop abstrait pour qu'il en éprouve de la tristesse ou de l'horreur. Et pourtant, le fait d'imaginer qu'il pourrait ressentir de la tristesse, ou de l'horreur, ou tout autre sentiment, face à cette découverte, signifie que... signifie que...

Il a perdu le fil de ses pensées.

— C'est pas possible, murmure la jeune femme.

— Quoi ?

— On peut pas avoir perdu la mémoire tous les deux. C'est pas possible...

— Pourquoi ?

— Je sais pas. Je sais que c'est pas possible...

La puanteur et la chaleur qui irradiant de l'incendie commencent à devenir insupportables.

— Je sais conduire. Je propose de rouler jusqu'à ce qu'on trouve quelqu'un pour nous aider.

Un vaste soupir.

— J'imagine que c'est la meilleure chose à faire.

En braquant les roues au maximum, il manœuvre la camionnette de façon à faire demi-tour. La direction

d'où il provient lui semble aussi bonne que l'autre, et cela leur évitera de passer trop près du brasier.

Il roule un certain temps. Il retraverse le pont au milieu duquel il s'est réveillé à la conscience.

La route se poursuit, d'un vallonnement à l'autre, entre champs et forêt.

Sa passagère regarde le paysage défiler, morose.

Elle se redresse soudain, la main tendue vers un groupe de bâtiments au bout d'un chemin de traverse. Il a vu lui aussi. Les premières maisons qu'il aperçoit. Celle du milieu est jaune, les autres qui l'entourent sont blanches et grises, d'allure défraîchie.

— Tu veux qu'on s'arrête ici ?

Elle le fixe en écartant une mèche de ses longs cheveux de son visage. Ses yeux sont foncés. D'un brun presque noir. Le sentiment de détresse qui s'y reflète remue d'étranges sentiments au creux de sa poitrine. Il insiste :

— Faut trouver de l'aide, non ?

Elle opine. Il freine pour engager la camionnette dans le chemin de terre jusqu'à la maison jaune. Il tourne la clé pour arrêter le moteur.

Ils sortent de l'habitacle, sous le soleil brûlant. Un épais remugle empuantit l'air. Ils s'approchent de la maison. Dans un portique surchauffé, des mouches volent mollement. La jeune femme se colle le visage contre un carreau poussiéreux.

Elle recule avec un couinement de surprise.

— Un homme ! L'autre bord de la porte. Il nous regarde.

Il aperçoit à son tour à travers la vitre sale une silhouette dressée au milieu de la pièce, immobile. Il frappe sur le carreau. Doucement, car de toute évidence l'homme les a vus.

Un cri retentit, rauque de rage et de frayeur.

— Crissez vot' camp !

Il n'insiste pas. Le cri de l'inconnu a cristallisé l'angoisse qui lui serre la poitrine depuis son éveil. Sa compagne s'enfuit du portique pour se réfugier dans l'habitacle de la camionnette.

Il va la rejoindre et remet le moteur en route. Personne ne les aidera ici.

De retour sur le chemin, ils roulent en silence pendant quelque temps jusqu'à une intersection au coin de laquelle se dresse une station-service.

Une bouffée de soulagement gonfle sa poitrine lorsqu'il s'aperçoit qu'il *sait* ce qu'est une station-service. Il est encore plus heureux de compter plusieurs autres voitures autour du bâtiment.

Il dirige sa camionnette dans la cour de la station-service. Un petit garçon assis dans l'entrée les regarde approcher d'un air méfiant, puis s'éloigne lorsque les passagers de la camionnette descendent.

La jeune femme émet un bref cri de surprise en levant son pied nu.

— Ça brûle.

— Qu'est-ce qui brûle ?

— À terre. C'est chaud.

Elle avance en boitillant. Lui-même trouve désagréable de marcher dans des souliers mouillés, mais la mésaventure de sa compagne confirme son soupçon qu'il vaut mieux endurer ce désagrément que de se promener pieds nus.

À travers la porte vitrée de la station-service, les nouveaux venus aperçoivent du mouvement. Ils entrent sous le regard croisé des gens déjà à l'intérieur.

Il y a trois femmes et deux hommes. Les femmes forment un groupe disparate : l'une est âgée, la

seconde boulotte avec des cheveux roux, la troisième plutôt jeune, ses longs cheveux blonds attachés dans le dos. Les deux hommes, eux, se ressemblent, sinon par leur physique, du moins par leur habillement. Ils sont vêtus du même uniforme bleu.

Le petit garçon est resté dehors : il les épie à travers la porte vitrée.

La vieille femme s'approche. Elle serre nerveusement un sac contre sa poitrine, le visage plein d'espoir.

— Avez-vous perdu la mémoire ?

Il demeure pris de court par une question aussi directe.

— Comment le savez-vous ?

Les épaules de la vieille femme s'affaissent.

— Vous aussi...

— D'où est-ce que vous arrivez ? demande la jeune femme aux cheveux blonds.

Il hoche la tête avec l'éprouvante certitude que sa réponse ne sera d'aucune utilité.

— J'étais sur un pont. J'ai conduit jusqu'ici sans savoir où j'allais...

— Moi, j'étais dans un canot, ajoute sa jeune compagne. Je suis tombée dans la rivière. J'ai réussi à monter sur un pilier, mais j'avais trop peur pour en redescendre. C'est le monsieur qui m'a sauvée.

La femme blonde s'approche :

— Avez-vous vu de la lumière ?

Rebuté par les manières pressantes de son interlocutrice, il est tenté d'ignorer la question. Mais il se rend compte à quel point sa réaction est puérite.

— Oui. Je me rappelle la lumière.

— Rien avant ?

— Non.

— Nous autres non plus, dit un des hommes en combinaison bleue. On se rappelle rien. Y a eu un flash, là, pis...

— On a tous perdu la mémoire, conclut la femme aux cheveux blonds. On se rappelle tous la lumière, mais rien avant.

Il réfléchit. Ce qu'elle vient de déclarer n'est pas tout à fait exact. Il prend le temps de former sa pensée, d'ajuster les mots en un ordre cohérent.

— Je me suis rappelé comment conduire un... pick-up? une camionnette? J'ai les deux mots dans la tête... J'ai reconnu la station-service. On se souvient comment parler.

La femme blonde approuve.

— C'est vrai. On sait lire aussi. Regardez.

Elle leur fait signe de s'approcher du comptoir, sur lequel une grande feuille de papier coloré a été déployée. C'est autour de cette feuille que les cinq de la station-service étaient rassemblés lorsque le couple est entré.

La blonde pose une main autoritaire au centre de la feuille, le regard incisif.

— C'est le... Comment je dirais ça... C'est le territoire autour d'ici. Moi, j'habite Saint-Tite. C'est ici.

Son doigt se pose près d'un symbole identifié : « Saint-Tite. »

— Ce que je sais pas, c'est où on est, maintenant. Saint-Tite, c'est une ville. Ici, on n'est pas dans une ville.

Sa main glisse sur la surface de la carte.

Il intervient, sceptique, et un peu agacé par les affirmations péremptoires de la jeune femme.

— Comment tu fais pour savoir où t'habites? J'ai aucun souvenir de ça.

Elle sort un étui d'une poche sur sa poitrine. À l'intérieur se trouve un document avec une photo en médaillon et des inscriptions. Elle se nomme Pascale Reynolds, demeure à Saint-Tite. Elle montre un autre document qui stipule qu'elle travaille pour la Sûreté du Québec. Confirmation supplémentaire : sur les manches de sa chemise beige, des écussons reproduisent le sigle imprimé sur la carte.

— C'est aussi écrit sur mon auto.

Elle montre à travers la fenêtre une des voitures stationnée dans la cour. C'est exact. Le même écusson apparaît sur la portière blanche rayée d'une barre kaki et d'une barre jaune, entre les mots « police » et « Urgence », le tout suivi de chiffres et de la mention « MRC de Mékinac ».

Il hoche la tête, ambivalent. À part le terme « police », qui évoque divers sentiments, pas nécessairement positifs, rien de tout cela n'éveille le moindre écho dans sa mémoire.

La vieille femme aussi a sorti de son sac un document semblable, grâce auquel elle sait que son nom est Jeanne Dupras.

— On sait tous comment on s'appelle. À part lui.

Elle indique le petit garçon, toujours immobile de l'autre côté de la vitre.

— Il était avec moi dans mon auto, explique la femme boulotte aux cheveux roux. Je... Je sais pas qui c'est...

Pascale Reynolds agite son étui en direction des deux derniers arrivés.

— Allez voir dans votre véhicule. Vous devez avoir des cartes, vous autres aussi.

La prédiction s'avère partiellement fondée. En fouillant l'habitacle de la camionnette, il découvre

dans le tableau de bord un compartiment dans lequel s'empilent des cartes routières semblables à celle examinée dans la station-service. De son côté, sa compagne découvre un portefeuille glissé sous le siège du conducteur.

— Regarde.

Elle en sort diverses coupures de papier, trouve une carte plastifiée, qu'elle examine.

— Jean-Pierre Ouellette. C'est comme ça que tu t'appelles.

Elle lui tend le document, qu'il examine à son tour. L'homme sur la photo n'a pas de moustache et arbore une expression figée. Il se regarde de nouveau dans le rétroviseur. Mais oui, c'est bien lui.

— Jean-Pierre Ouellette... Eh ben...

— Ça te revient maintenant ?

— Dur à dire. Pas vraiment.

Selon la carte d'identité, il habite au 2310, rue Maisonneuve, Saint-Tite, Québec, G0X 3H0. Ces informations n'évoquent rien, pas plus que les séries de chiffres et de lettres qui entourent l'adresse.

— Pis moi ? demande la jeune femme.

— T'as aucun papier ?

— Non.

— As-tu regardé dans les poches de ton short ?

— Ben oui. J'ai rien.

— Tes papiers ont dû tomber à l'eau. Si t'en avais.

— Pourquoi j'en aurais pas eu ?

— Je dis ça comme ça.

La lèvre inférieure de la jeune femme se remet à trembler. Elle semble plus désemparée que jamais.

Jean-Pierre a noté depuis le début une petite étiquette cousue à l'arrière de l'encolure de son maillot. Il se penche vers elle.

— Bouge pas.

Elle se tourne la tête pour voir aussi, mais en est incapable.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il plisse les paupières : l'écriture s'embrouille quand il regarde de près.

— Sophie. C'est écrit Sophie. Avec un chiffre, 6. En plus petit... C'est dur à lire... 100 % Spandex. *Made in Indonesia.*

Elle absorbe l'information, puis hoche la tête, l'air buté.

— Je m'appelle pas Sophie. Je sais pas comment je m'appelle, mais c'est pas Sophie.

— Je peux t'appeler comme tu veux.

Un bruit détourne leur attention. Une voiture noire apparaît sur la route. Elle s'approche à une vitesse inquiétante. Elle s'arrête brutalement sur le terrain de la station-service. Un homme en sort. Il est gros, habillé en noir. Il regarde autour de lui, le visage en sueur. Il aperçoit le petit garçon. Il émet un cri inarticulé, clairement agressif.

Le garçonnet détale.

Jean-Pierre sent son estomac se contracter. Cela lui déplaît que l'homme effraie l'enfant de cette façon. C'est... C'est inacceptable.

— Hé !

Le gros homme l'ignore. Il ouvre la porte de la station-service à toute volée et disparaît à l'intérieur. Mû par un désir instinctif de savoir ce qui va se passer, Jean-Pierre retourne aussi vers la station-service, toujours suivi par la jeune femme.

À l'intérieur, l'homme en noir s'est glissé derrière le comptoir qui sépare la pièce en deux. Un des deux hommes en combinaison bleue, lui aussi plutôt corpulent, l'interpelle.

— Monsieur ?

Le gros homme l'ignore. Il se dirige vers une porte vitrée en maintenant le plus de distance possible entre lui et les autres. Il accroche au passage des sachets de carton ou de plastique suspendus au mur, qui s'éparpillent sur le plancher.

— Attention à ce que tu fais ! proteste l'homme en combinaison bleue.

— Écœure-moi pas, toi !

Le gros homme ouvre la porte vitrée. Il saisit à l'intérieur un emballage triangulaire en plastique et tente de l'ouvrir avec des gestes fébriles. L'emballage est trop solide : il mord dedans pour le déchirer. Jean-Pierre comprend qu'il s'agit de nourriture. Des sandwichs.

Mécontent, l'homme à combinaison bleue se précipite sur le gros homme et tente de lui arracher l'emballage des mains.

— Lâche ça, tabarnaque !

L'autre résiste.

— J'ai faim !

Les deux hommes s'empoignent. Ils tombent à terre. La vieille dame crie d'effroi. La compagne de Jean-Pierre se blottit dans ses bras.

Le gros frappe son adversaire au visage, qui roule sur lui-même avec un geignement assourdi.

Pascale Reynolds intervient. Elle attrape le gros homme par le bras et, d'une manœuvre rapide, l'immobilise au sol. L'autre braille d'une voix rauque :

— Ça fait mal ! Arrête ! Ça fait maaal !...

L'homme à combinaison bleue s'est relevé, le visage empourpré. Il s'est emparé d'une tige de métal et veut frapper son adversaire.

Jean-Pierre se libère de l'emprise de sa jeune compagne et se dresse devant l'homme armé de sa tige.

— Calme-toi !

L'autre s'aperçoit que tout le monde le fixe avec des yeux exorbités. Il abaisse la barre de fer, le regard torve, la respiration sifflante.

— C'est à moi. Tout ce qu'il y a icitte, c'est à moi.

Il semble avoir de la difficulté à croire à ce qui vient de se passer. Il reprend :

— Je sais pas ce que je fais icitte. Mais je sais une affaire : ce qui est icitte, c'est à moi.

— Pas une raison pour se battre, dit Jean-Pierre. Il t'en reste en masse, des sandwiches !

Il se tourne vers l'homme en noir, toujours allongé au sol. Ce dernier respire fort et vite. Son visage est tout rouge.

— Toi aussi, tu vas te calmer ?

L'homme en noir fait signe que oui. Pascale Reynolds le libère de sa prise. L'autre se dégage, boudeur. Toujours assis sur le plancher, il réussit à déchirer l'emballage et engouffre le sandwich en aspirant et reniflant bruyamment.



Après bien des discussions, ils ont décidé de former un convoi vers Saint-Tite. De l'avis général, ils auront plus de chance, dans une ville populeuse, de trouver quelqu'un pour les aider.

Le convoi est constitué de quatre véhicules. Pascale Reynolds a pris la tête avec sa voiture rayée. Grâce à sa connaissance des cartes, elle affirme savoir quelle est la route à prendre. C'est aussi la plus entreprenante du groupe. Ses passagers sont Maxime Trudel et Lionel St-Germain, les deux hommes en combinaison bleue.

Jean-Pierre suit dans sa camionnette, toujours accompagné de Sophie. Il a décidé de l'appeler Sophie. En attendant. La femme aux cheveux roux s'appelle Lynda Sanscartier. Elle conduit la troisième voiture avec, comme passagers, Jeanne Dupras et le petit garçon non identifié. La voiture noire du gros homme ferme le convoi. Il a refusé de révéler son nom et n'a pas de passagers. De toute façon, personne n'aurait voulu monter avec lui.

À mesure que le convoi progresse, les personnes qui le constituent aperçoivent de plus en plus de maisons sur le bord du chemin. Ils croisent aussi des véhicules. Certains qui circulent, d'autres immobiles. Il faut parfois les contourner lorsqu'ils bloquent le chemin. D'autre fois, ce sont des gens errants qu'il faut contourner.

Au début, Pascale Reynolds s'est arrêtée pour glaner de l'information auprès des gens aperçus en chemin. Elle a rapidement cessé de le faire. L'amnésie n'a épargné personne. Pire : plusieurs des gens interpellés ont été agressifs. Une femme maigre a frappé les véhicules qui passaient devant elle, le regard fou. Du sang coulait de ses narines.

— Est-ce que ça va être différent à Saint-Tite ?

Ce sont les premiers mots que Sophie prononce depuis qu'ils ont quitté la station-service. Jean-Pierre ne sait pas quoi répondre.

Un panneau vert apparaît à la droite du chemin. Il annonce « Saint-Tite 3 km ». Le ciel devant eux est bouché par une vaste nuée noire. Ça rappelle la fumée qui montait de la voiture en flammes.

Il y a de plus en plus de maisons sur le bord de la route. Des gens regardent avancer le convoi, figés sur le pas de leur porte.

Jean-Pierre et Sophie aperçoivent dans un champ une fillette poursuivie par trois chiens. Les bêtes la jettent au sol et s'acharnent sur elle, tous crocs dehors. Malgré la distance, ils entendent un hurlement aigu.

Sophie s'agite, effarée.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

Jean-Pierre ne voit plus rien. Un repli du terrain cache la scène. Il n'est pas trop sûr de ce qu'il a vu. De toute façon, il doit prêter attention à sa conduite. À en juger par l'omniprésence des maisons autour d'eux, ils doivent être entrés dans Saint-Tite. La vue ne porte pas loin tellement il y a de fumée. Des habitants déambulent dans un brouillard gris. Une odeur âcre prend à la gorge.

La voiture de tête tourne à gauche à un croisement, car la rue est bloquée devant. Cette nouvelle voie ne vaut pas mieux. Un énorme semi-remorque bloque le passage, de travers dans le chemin.

Le convoi s'immobilise. Pascale Reynolds sort de la voiture, suivie par ses deux passagers. Ils regardent autour d'eux, indécis.

Jean-Pierre et Sophie aussi mettent pied à terre.

La voiture noire qui fermait la marche frôle Jean-Pierre et roule jusqu'à la première voiture. Le gros homme abaisse la fenêtre de sa portière.

— Pourquoi vous arrêtez ?

Lionel St-Germain a un geste exaspéré.

— Parce que ça passe pas.

L'autre renifle de mépris.

— Retourne donc garder tes sandwiches. Moi, je passe.

La voiture noire accélère. Lionel doit se jeter de côté pour ne pas être renversé.

— Ostie de con !

N'empêche, le gros homme a raison. En montant sur l'accotement, sa voiture arrive à se faufiler entre la cabine du camion et le mur du bâtiment. Mais aussitôt après Jean-Pierre entend un choc sourd, suivi de grincements de mécanique malmenée.

Pascale Reynolds va s'enquérir de la situation, suivie par le reste du groupe – les occupants de la troisième voiture se sont joints à eux. Arrivés de l'autre côté du passage, ils constatent que la voiture noire n'a pas franchi dix mètres avant d'être bloquée par un autre obstacle. Pas facile de voir dans toute cette fumée. Le moteur vrombit et les pneus patinent sur l'asphalte avec un bruit strident. Inutile, la voiture n'avance pas.

Le gros homme ouvre la portière et sort du véhicule, furibond. Il empoigne l'objet qui bloque la route pour l'enlever. Une sorte de paquet informe. Jean-Pierre comprend que c'est une personne. Inerte.

Un cadavre.

Une bouffée de vent dissipe un peu la fumée autour du groupe. Ils aperçoivent des hommes et des femmes couchés au milieu du chemin. D'autres cadavres, à en juger par le sang.

Deux claquements assourdissants les font tous sursauter. Le pare-brise de la voiture noire se fissure. Le gros homme bascule vers l'avant et reste couché au sol, allongé près du cadavre qui bloquait sa roue.

Un troisième bruit d'explosion, sec, avec de l'écho.

Jean-Pierre aperçoit, encadré dans une fenêtre au-dessus d'eux, un homme qui pointe un objet dans leur direction. C'est de là que provient le bruit.

Un quatrième claquement. La mâchoire de Jeanne Dupras est soudain déformée, comme détachée de

sa tête. Un liquide rouge et chaud asperge les mains de Jean-Pierre. La vieille femme s'affaisse sur elle-même et reste au sol dans une étrange posture recroquevillée.

La pensée se déploie dans l'esprit de Jean-Pierre, vibrante d'intensité : *on leur tire dessus !*

— Sauvez-vous !

Tout le monde s'éparpille en panique, au hasard. Jean-Pierre attrape Sophie et l'entraîne avec lui. Maxime Trudel tombe derrière eux et hurle longuement de douleur.

Jean-Pierre atteint sa camionnette, ouvre la portière, soulève Sophie et la projette dans l'habitacle, puis saute à sa suite en la poussant sans ménagement à la place du passager.

Ce qu'il accomplit ensuite est une question d'instinct, pas de réflexion. Il démarre, embraye, manœuvre le volant d'une main en fermant la portière de l'autre. Sa camionnette recule et emboutit la voiture derrière lui. Un trou apparaît dans le pare-brise. Sophie se jette sur le plancher de la cabine en émettant de brefs cris de terreur. Jean-Pierre enfonce la pédale au plancher. Le moteur gronde. La camionnette fait demi-tour et s'engage dans la première ruelle venue.

Les instants qui suivent ne survivront dans la mémoire de Jean-Pierre que sous la forme d'un tourbillon aux contours rendus indistincts par la panique. Il emprunte diverses rues et ruelles, en évitant du mieux qu'il peut les objets sur son chemin. Il accroche des poubelles. Un sac de plastique crève en frappant le pare-brise. Des immondices lui cachent la vue.

Il aperçoit juste à temps deux enfants qui émergent entre les maisons pour traverser la ruelle.

Il freine à mort. Sophie crie.

Les enfants, surpris, se sont figés sur place. La camionnette s'immobilise si près d'eux que Jean-Pierre est étonné de ne pas les avoir touchés.

Il s'agit d'un adolescent et d'une fillette. Ils contemplent le chauffeur du véhicule le temps d'un battement de cœur, le visage hâve, la bouche entrouverte, puis ils détalent aussitôt.

Jean-Pierre reprend ses esprits. Cette fuite éperdue est dangereuse. Et désormais futile. Le tireur embusqué ne les atteindra pas maintenant.

Il s'adresse à Sophie, toujours recroquevillée sous le tableau de bord, les yeux effarouchés.

— Es-tu blessée ?

— Non... Je pense pas...

— Reste pas couchée là. Assis-toi.

Elle obéit. Il s'aperçoit qu'elle examine ses mains posées sur le volant. Elles sont couvertes de sang.

Il s'essuie du mieux qu'il peut sur sa chemise. Il embraye, mais son pied demeure sur la pédale des freins. Sophie devine la cause de son indécision.

— Tu sais pas où aller ?

— Non. Toi ?

Elle regarde autour d'elle.

— Je reconnais rien.

Jean-Pierre soulève le pied de la pédale de frein et laisse la camionnette avancer d'elle-même. Ils roulent très lentement. Rien ne presse quand on n'a pas de destination.

Ils errent doucement jusqu'à une partie de la ville complètement obscurcie par la fumée. L'odeur prend à la gorge. Jean-Pierre tousse. Sophie aussi. Il braque les roues au maximum, mais le chemin n'est pas assez large pour faire demi-tour. Le pare-chocs

avant de la camionnette appuyée sur une clôture métallique.

Jean-Pierre sent le doigt glacé de la panique lui glisser le long du dos : ils sont coincés !

Non... Il laisse sa main décider pour lui : il faut manœuvrer le levier derrière le volant. La camionnette recule désormais. Il réussit à s'extirper de cette fâcheuse position et à fuir la zone enfumée.

Soudain, Sophie se met à gesticuler.

— Là ! Là ! La rue Maisonneuve !

— Hein ?

Elle tend la main, fébrile.

— C'est là que t'habites !

Jean-Pierre ne comprend rien à ce qu'elle raconte. Il aperçoit enfin le panneau que Sophie lui montre du doigt. *Rue Maisonneuve*. Cela lui revient maintenant. Il trouve sa carte d'identité. Dans la pénombre, sa main tremble tellement qu'il a de la difficulté à lire l'adresse : *2310 rue Maisonneuve*.

Il engage la camionnette le long de la rue. Presque chaque maison arbore un numéro, pair d'un côté de la rue, impair de l'autre. Sophie énonce à haute voix chaque nouveau chiffre.

— 1120... 1126... 1130... Ça augmente tout le temps. 1140... On va finir par y arriver !

À une intersection, ça semble être la fin de la ville. Il n'y a plus de maisons devant eux. La route s'enfonce dans un boisé. Ils n'ont même pas atteint le chiffre 2000.

Jean-Pierre cligne des yeux, indécis.

— Mon adresse existe pas.

— C'est peut-être plus loin ? dans le bois ?

Logique. La camionnette traverse l'intersection pour se retrouver sur un chemin qui semble faire le

tour de la colline. Ils n'ont pas besoin de rouler longtemps pour apercevoir une maison d'un style différent de celles aperçues jusque-là, en bois clair, solitaire dans la forêt au lieu d'être regroupée avec les autres.

Ni Jean-Pierre ni Sophie ne voient de numéro. Ils descendent du véhicule. Du feuillage cache partiellement une boîte cylindrique posée sur un poteau. Jean-Pierre s'approche et repousse de la main la branche de l'arbre.

Un numéro apparaît, en chiffres noirs sur fond blanc : 2310.

Le sentiment qu'éprouve Jean-Pierre rappelle le soulagement ressenti lorsqu'il s'est assis dans la camionnette la première fois.

Ses yeux picotent d'émotion. Il est en terrain connu.

Il marche vers la maison. Sophie le suit, toujours boitillant sur son pied nu.

Un escalier de trois marches mène à une véranda en bois. Le mur de bois verni est percé de deux fenêtres et d'une porte vitrée.

Jean-Pierre pose la main sur la poignée de la porte, qui s'ouvre. Il entre dans la maison. Sophie le suit toujours.

— Est-ce que tu reconnais quelque chose ?

— Laisse-moi le temps.

À pas lents, Jean-Pierre traverse la pièce. L'intérieur est sombre. Des masses courbes sont tapies dans la pénombre. D'autres sont anguleuses. Des fauteuils, des tables basses. Sur un palier surélevé, la silhouette d'une table se découpe à contre-jour des fenêtres. Autour, des chaises.

— Y a quelqu'un ?



JOËL CHAMPETIER...

... est né à Lacorne (Abitibi-Témiscamingue). Il écrit depuis une vingtaine d'années et a à son actif seize livres touchant tant au fantastique qu'à la science-fiction et à la fantasy. Son premier roman fantastique, *La Mémoire du lac*, a mérité le Grand Prix 1995 de la science-fiction et du fantastique québécois et le prix Aurora du meilleur roman, alors que son second, *La Peau blanche*, a été adapté pour le cinéma par Daniel Roby. Quant à *La Taupe et le Dragon*, il a été traduit en anglais et publié aux États-Unis sous le titre *The Dragon's Eye*. Enfin, ses trois autres romans explorent l'univers magique de Contremont. *Les Sources de la magie* et *Le Voleur des steppes* ont reçu respectivement en 2003 le prix Boréal et, en 2008, les prix Boréal et Jacques-Brossard. Outre son travail d'écrivain, Joël Champetier est rédacteur en chef de la revue *Solaris*.



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection « GF »

001	<i>Sur le seuil</i>	Patrick Senécal
002	<i>La Peau blanche</i>	Joël Champetier
003	<i>Le Vide</i>	Patrick Senécal
004	<i>Hell.com</i>	Patrick Senécal
005	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Senécal
006	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
007	<i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)	Jean-Jacques Pelletier
008	<i>Le Deuxième gant</i>	Natasha Beaulieu
009	<i>Un choc soudain</i> (Jane Yeats -1)	Liz Brady
010	<i>Dans le quartier des agités</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -1)	Jacques Côté
011	<i>L'Argent du monde</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
012	<i>Le Bien des autres</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier

Collection « Romans » / « Nouvelles »

047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -1</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Senécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Omiria</i>	Patrick Senécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard

083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse iNSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Senécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Senécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps</i> (La Suite du temps -3)	Daniel Sernine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté
117	<i>Une fêlure au flanc du monde</i>	Éric Gauthier
118	<i>La Belle au gant noir</i>	Robert Malacci
119	<i>Les Filles du juge</i>	Robert Malacci
120	<i>Mort à l'italienne</i>	Eric Wright
121	<i>Une mort collégiale</i>	Eric Wright
122	<i>Un automne écarlate</i> (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	<i>La Dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon
124	<i>Les Voyageurs malgré eux</i>	Élisabeth Vonarburg
125	<i>Un tour en Arkadie</i>	Francine Pelletier
126	(N) <i>L'Enfant des Mondes Assoupis</i>	Yves Meynard
127	(N) <i>Les Leçons de la cruauté</i>	Laurent McAllister
128	(N) <i>Sang de pierre</i>	Élisabeth Vonarburg
129	<i>Le Mystère des Sylvaneaux</i>	Joël Champetier
130	<i>La Faim de la Terre -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
131	<i>La Faim de la Terre -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
132	<i>La Dernière Main</i>	Eric Wright
133	<i>Les Visages de la vengeance</i> (Les Carnets de Francis -2)	François Lévesque
134	<i>La Tueuse de dragons</i>	Héloïse Côté
135	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -2</i>	Peter Sellers (dir.)
136	<i>Hell.com</i>	Patrick Senécal
137	<i>L'Esprit de la meute</i>	François Lévesque
138	<i>L'Assassiné de l'intérieur</i>	Jean-Jacques Pelletier

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

RESET – LE VOILE DE LUMIÈRE
est le cent soixante-septième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en avril 2011
pour le compte des éditions



« [...] LE TALENT DE CHAMPETIER EST SI MANIFESTE QU'IL CONVIENT DE SALUER TOUTE PARUTION PORTANT SA SIGNATURE. »

NUIT BLANCHE

RESET – Le Voile de lumière

Pour une raison inconnue, toute la population de la municipalité de Saint-Tite, en Mauricie, a perdu la mémoire. Malgré les multiples embûches qui découlent de leur état – ils ont tout oublié, jusqu'à leur nom! –, des citoyens tentent de se prendre en main pour découvrir qui ils étaient avant que ne survienne le « Voile de lumière », ce terrible événement qui constitue désormais leur plus ancien souvenir.

Heureusement, des étrangers circulent parmi la population déroutée. Ils sont là pour aider et secourir l'humanité entière, répètent-ils à qui veut l'entendre, car la vague d'amnésie a balayé toute la planète. Pourtant, de nouveaux arrivants surgissent quelques jours plus tard et jurent se souvenir des temps ayant précédé le RESET, se rappeler ce qu'était alors la vie à Saint-Tite, à Saint-Séverin, à Hérouxville... Or, du même souffle, ces « rescapés » soutiennent que les étrangers sont des extraterrestres et que l'amnésie mondiale a été provoquée par eux!

Mais qui peut-on croire lorsqu'on a perdu tout souvenir du passé? Et à qui faire confiance lorsqu'on ne reconnaît plus personne?

TEXTE INÉDIT



14,95 \$

8,90 € TTC

Extrait de la publication